

La musique aux saveurs de l'été

Roger Chamberland

Number 118, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chamberland, R. (2000). Review of [La musique aux saveurs de l'été]. *Québec français*, (118), 93-95.

La musique aux saveurs de l'été

Décidément l'été sera placé sous le signe de la chanson francophone si l'on s'en tient à tous ces excellents albums qui sont parus depuis quelques mois. À côté des valeurs sûres, il y a des jeunes auteurs en quête de reconnaissance dont certains sont parvenus à cette maturité où il leur est permis de prendre leur distance avec la musique d'ambiance radiophonique. Côté français comme côté québécois, les bacs des disquaires regorgent de nouveautés dont on soulignera ici celles qui présentent le plus d'intérêt.



Marie-Jo Thério

La maline

Voilà une artiste qui a su, en quelques années à peine, trouver une personnalité musicale à la fois attachante, mais aussi intelligente et sensible. Après le succès de son premier album éponyme, Marie-Jo Thério nous revient avec *La maline* dont la chanson-titre, celle-là même qui ouvre l'album, semble lui coller à la peau ; une manière d'autoportrait qu'elle interprète avec vigueur, soutenue à peine par son accordéon qui vient ponctuer les moments forts du texte où la maline se décrit. On enchaîne avec une petite pièce instrumentale puis avec « Café Robinson », où elle nous fait voyager jusqu'à Moncton à travers des souvenirs d'adolescence dont elle se sent très près encore. Suit « *Where's the Indonesian Woman* », « Arbre à fruits, arbre à fruits » et sept autres chansons dont chacune crée un univers musical et ludique qui retient l'auditeur et le place sous le charme d'une voix qui surprend par le contraste qu'elle sait provoquer entre les chansons à caractère un peu plus mélancolique et celles où transpire la joie de vivre et le bonheur délicat de savoir apprivoiser le quotidien. Ce contraste s'observe également au plan des arrangements musicaux où le style boîte à chanson côtoie le country et multiplie les clins d'œil à la musique folklorique. Avec *La maline* l'auteure-compositrice-interprète acadienne nous livre un album éminemment personnel que l'on écoute à répétition cherchant quelles chansons nous accrochent le plus ou celles qui traduisent le mieux son style. L'un des meilleurs albums parus cette année.

Bori

Bori

Le grand inconnu de la chanson québécoise remet ça pour un troisième album, éponyme celui-là, et pour lequel il s'en est remis à Michel Rivard pour la réalisation, mais aussi pour plusieurs arrangements musicaux et accompagnements à la guitare. Disque après disque, Bori reste égal à lui-même : des textes particulièrement bien ficelés, des musiques empruntant tantôt au blues, tantôt au jazz, tantôt à la chanson plus classique, mais dans tous les cas en symbiose avec les paroles. Bori est un auteur qui porte le poids du monde sur ses épaules : chacune de ses chansons dresse un constat de l'état des choses, comme dans « Les choses », « Lucien » ou « Cyrano », s'interroge sur le sens à donner à l'existence, « J'sais pas comment », à l'amour, « Mais je t'aime », « Elle », ou à l'enfance, « Ti-cul », voire à la mort, « Départ » et « Mon frère ». Même le fleuve « Grande Vallée » tombe sous sa vision plutôt noire de la vie et de la fatalité du destin : « Quand le fleuve trace des chemins. Qui sur l'eau se séparent. C'est la fin aujourd'hui pour demain. Les pêcheurs s'y préparent. Si tu jases à Petro. Tu vas comprendre qu'à c't'heure. Sa morue, il l'espère. Au comptoir du Métro ». L'univers de Bori est teinté de part en part par une tristesse sans nom où les mots bonheur, joie de vivre et amour sont toujours absents, comme s'il était impossible d'avoir une vie simple et que le

réel lui était hostile. Malgré tout, on se laisse porter par ce discours noirci par les ravages de l'hypocrisie, de la médiocrité et d'une modernité qui semble avoir chassé toutes formes de rédemption. On est autrement saisi par la beauté des textes, le sens et la grandiloquence des images et la capacité de cerner en quelques strophes toute la signification à donner à un événement ou à une personne.



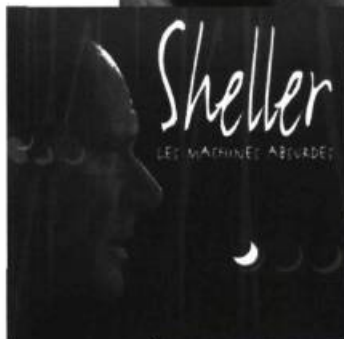
Quand le fleuve trace des chemins.
Qui sur l'eau se séparent.
C'est la fin aujourd'hui pour demain.
Les pêcheurs s'y préparent.
Si tu jases à Petro.
Tu vas comprendre qu'à c't'heure.
Sa morue, il l'espère.
Au comptoir du Métro.

Les machines absurdes

Plutôt inconnu au Québec car ses disques sont mal distribués ou disponibles qu'en importation, William Sheller est l'un des auteurs-compositeurs-interprètes les plus importants en France où il mène une carrière en dents de scie. Il fait dans le classique en écrivant pour un quatuor à cordes, devient arrangeur pour plusieurs artistes, compose de la musique de film puis, sans crier gare, il lâche *Les machines absurdes*, un album d'une dizaine de pièces qui étonnent et séduisent dès la première écoute. On est emporté par la richesse mélodique où l'on retrouve la formation classique de l'auteur aussi bien que par la subtilité des paroles qui, à la différence de Ferré, reste d'un prosaïsme que d'aucuns jugeront élémentaire, mais qui se révèle d'une rare efficacité : « Bonjour mes malheurs-violons/ Me revoilà chez elle/ Dans un palais d'illusions/ Parmi des fleurs nouvelles// Comme un pantin dont on tire les ficelles/ Comme Polichinelle me voyez-vous ?/ Une fois encore je vais danser pour celle/ Tendrement cruelle/ Que j'avais fuit pour vous » (« Parade »). *Les machines absurdes* : un album à placer à portée de votre lecteur, pour le plaisir de la chanson bien faite.



William Sheller



Mario Peluso

Mario Peluso

Dans la catégorie des auteurs en émergence, soulignons l'excellent album de Mario Peluso, son deuxième, qui porte les marques d'une nouvelle assurance et d'une meilleure direction artistique. Pour les textes, Peluso a fait appel à des auteurs comme Christian Mistrail (qu'on se rappelle « Soirs de scotch » de Luce Dufault) et Roger Tabras (parolier d'Éric Lapointe et lui-même interprète), mais il s'est occupé de la composition musicale et a participé de très près à la réalisation ; cet investissement à plusieurs niveaux lui a donné la marge de manœuvre nécessaire pour qu'il puisse donner sa touche personnelle à cet album. Des chansons comme « Sainte-Félicité », « La C. I. P. », « Hochelaga » ou « Je l'aime tant » représentent les meilleurs moments de ce disque, mais il faut entendre aussi que les autres pièces de cet album relèvent le défi d'échapper aux clichés musicaux. On est certes en terrain connu, au plan musical, mais l'auteur a su nous réserver d'heureux moments de surprise où son interprétation vient vivifier des textes qui autrement auraient pu tomber à plat.



Légaré/Longpré

Transparence

Claude Légaré aura attendu plus de vingt ans avant de pouvoir produire son premier disque. Grâce à la complicité de la pianiste Lucie Longpré, il vient d'enregistrer *Transparence*, un album de treize pièces qui s'écoute avec le plaisir de celui qui redécouvre une chanson à la facture classique, mais néanmoins toujours actuelle. On est d'abord saisi par la diversité musicale, par ce piano qui se fait tantôt enjoué, tantôt sérieux et qui colle aux paroles comme si elles avaient été arrachées aux touches blanches et noires du clavier.

Légaré possède un sens aigu de la rythmique et de la formule bien tournée. Ses chansons disent l'amour (« Où donc allez-vous », « Because l'amour », « Mon bel amour », « Renaître »), le temps qui passe (« Transparence », « Quand tu seras vieux », « Hasard »), et du grand idéal de la paix (« Si vis pacem para pacem », « Plus de guerre »). On se laisse porter par ce disque, par cette voix aux modulations parfaitement maîtrisées qui laissent présager d'une présence sur scène que l'on attend avec impatience. Une si longue patience aboutit à un album que le duo Légaré/Longpré nous offre pour célébrer le nouveau millénaire, et pourquoi pas le début d'un temps nouveau, pour reprendre le titre de cette si belle chanson interprétée par Renée Claude. Légaré aura-t-il enfin trouvé la transparence tant recherchée ?

Fred Fortin

Le plancher des vaches

Fred Fortin fait aussi partie de ces auteurs dont le premier album laissait présager le meilleur. À la différence de Thério et de Peluso, Fortin a choisi la voie d'une musique un peu plus « trash » qui déconstruit textes et musiques afin de les rendre plus difficiles d'accès sous certains aspects, mais d'une facilité déconcertante voire d'une vulgarité dont on se lasse à la longue. On aurait pu s'attendre à plus et à mieux de la part de Fortin qui cède à la facilité et aux formules usées. On veut bien entendre parler de la p'tite vie et des mille misères des usines, de la vie à la campagne et des vices de ceux qui y vivent, mais le danger de tomber dans la complaisance est tellement grand que l'on regrette que Fortin n'ait pas choisi de sortir de ce misérabilisme comme symbole d'authenticité. *Le plancher des vaches* n'est plus de la première fraîcheur, un grand ménage s'impose.

Présenté sous un élégant livre-coffret, *Métamec* représente le tombeau de Léo Ferré, le disque ultime que ses proches collaborateurs ont constitué à partir d'enregistrements oubliés ou négligés, voire de pièces inédites que l'auteur projetait de publier. On retrouve avec plaisir ce bon vieux Ferré, avec sa voix rude et parfois chancelante, sa poésie, sa musique, ses talents de mélodiste et... sa volonté de provocation toujours aussi vive malgré les années. Il y a dans cet album du meilleur comme du moins bon, mais on ne peut rester indifférent à ces textes engagés comme « La méthode », « Death... Death... Death » ou l'impressionnant « Métamec », ce long poème récité avec fougue qui dure plus de dix-huit minutes dans lequel l'artiste s'adresse directement à son auditeur et l'invite à prendre conscience de la médiocrité du monde qui l'entoure : « Goûte cette raison qui se prend pour ta tête/ Et vomis ses bienfaits rends-lui son appétit/ Prends l'ortie anarchiste et ce sera la fête/ Dans les champs germera le pain de la Folie// Goûte dans la Folie la tête de raison/ Et l'amour encodé traînera dans tes veines/ un peu de son courant branché sur la passion/ Que tu prendras quand l'anarchie te met en scène ». Ferré reste Ferré, et pour ceux qui trouvent que cette anarchie de bon aloi est dépassée ou que son attitude envers la femme, tantôt vierge ou putain, mais toujours objet de désir, date de l'âge de pierre, ceux-là devraient fuir cet album ; pour les autres, appelons-les les métamecs en accord avec l'artiste, *Métamec* reste un album-clé dans la discographie de Ferré dont le groupe « La mémoire et la mer » compte rééditer une dizaine d'albums cette année.

Les Rita Mitsouko



Cool Frénésie

Les Rita Mitsouko nouvelle manière sont arrivés : entendons ici que l'amateur du groupe retrouvera bien des airs de famille dans la musique ou les paroles, mais il sera dépaycé s'il s'attend à trouver les mélodies entraînant des premiers albums. Avec les années, le groupe a élargi sa palette musicale et flirte avec le techno léger, le trip hop, le classique, la chanson française et rock sans renoncer à leur inventivité qui les rend reconnaissables entre tous. Quatorze pièces totalisant plus de 64 minutes de musique : tel est le parcours qui s'offre à nous pour les entendre parler de leur enfance, de la vie parisienne, de la force de la musique, de l'amour et de l'amitié. Mis à part la dernière pièce, un peu trop New Age au goût de plusieurs, *Cool Frénésie* vaut le détour et un arrêt obligatoire.

*Goûte cette raison qui se prend pour ta tête
Et vomis ses bienfaits rends-lui son appétit
Prends l'ortie anarchiste et ce sera la fête
Dans les champs germera le pain de la Folie*

*Goûte dans la Folie la tête de raison
Et l'amour encodé traînera dans ates veines
un peu de son courant branché sur la passion
Que tu prendras quand l'anarchie te met en scène*

